

La chauve-souris, l'abeille et le « toro »

Jean-Marie Harribey

28 avril 2011

<https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2011/04/28/la-chauve-souris-l-abeille-et-le-toro>

Un article récent du *Monde* (20 avril 2011) portant sur « Le coût de la disparition des chauves-souris américaines se chiffre en milliards de dollars », dont l'information a été reprise sur son blog par Jean Gadrey, a créé une petite effervescence pendant la semaine de vacances de Pâques parmi les adhérents du Forum pour d'autres indicateurs de richesse (FAIR) et en quelques autres endroits proches.

L'information concernait une étude scientifique parue le 1^{er} avril dans *Science* : une maladie due à un champignon décime les chauves-souris nord-américaines, au point de menacer sérieusement la capacité de cette espèce à jouer un rôle d'insecticide et de pollinisateur. Les conséquences économiques ont été évaluées : par l'action de ces chauves-souris, 22,9 milliards de dollars d'insecticides chimiques seraient économisés par an, sans compter les effets sur la santé et l'environnement. Aussitôt, la tentation est grande pour la majorité des économistes et aussi quelques écologistes de déduire de la valeur économique des dégâts évités celle des auteurs de l'évitement, en l'occurrence ici la valeur des chauves-souris ou la valeur des services économiques rendus par ces petites bêtes. Être tenté ne signifie pas nécessairement succomber. Mais la pente est suffisamment glissante pour esquiver l'idée que ces 22,9 milliards de dollars représenteraient la valeur des chauves-souris dans les fonctions qu'elles remplissent pour l'économie, ce qui serait un bon argument pour les protéger.

J'ai eu le malheur de me mêler un peu de cette discussion en faisant remarquer que l'on s'engageait dans une voie sans issue. Les chauves-souris, les biens naturels, la nature elle-même, pas plus que le lait maternel, n'ont de valeur économique intrinsèque. Cette notion a été inventée au milieu du XX^e siècle par les économistes néoclassiques quand ils ont soudain fait mine de se soucier d'environnement. Or la « valeur » de la nature appartient à un autre registre que l'économie. Derrière l'exemple des chauves-souris, resurgissent donc 1) l'impossibilité de rendre commensurables l'utilité de la chauve-souris et la valeur marchande des insecticides évités, 2) la vacuité de la notion de valeur économique intrinsèque de la nature, et 3) au contraire la nécessité de maintenir la distinction irréductible entre la valeur d'usage des choses et la valeur d'échange. *A fortiori*, la « valeur » des êtres vivants ne peut être réduite à un quantum de monnaie.

Au passage, à supposer que l'idée de mesurer la valeur des chauve-souris par les sommes économisées annuellement ait un sens, elle comporte une confusion entre stock et flux, entre patrimoine et revenu : s'il était vrai que les 22,9 milliards représentaient les services annuels rendus par les chauves-souris, cela ne pourrait pas correspondre à la valeur d'un patrimoine, d'une richesse qui ne s'éteint pas après une année.

Des chauves-souris, on passe à la biodiversité dans son ensemble. Là encore, les études abondent¹ pour dire que, autre exemple, les abeilles contribuent pour 153 milliards de dollars

¹ Notamment le rapport du TEEB (The Economics of Ecosystems and Biodiversity) présenté à la Convention sur la Biodiversité de l'ONU à Nagoya en octobre 2010, Résumé de « L'économie des écosystèmes et de la biodiversité », <http://www.teebweb.org/Portals/25/Documents/TEEB%20for%20Business/TEEB%20for%20Bus%20Exec%20French.pdf>.

à la production agricole mondiale annuelle (190 milliards pour tous les insectes pollinisateurs), non pas par la valeur de leur miel mais par leur action pollinisatrice. Et il existe même une Banque du capital naturel (Bank of Natural Capital <http://bankofnaturalcapital.com>) qui se propose d'« évaluer le non évaluable », au motif qu'« on ne peut pas gérer ce qu'on ne mesure pas », et qu'il faut donc « mettre la nature dans l'équation ».

Dans sa chronique de *Charlie hebdo* (27 avril 2011), « Pendant ce temps, les abeilles disparaissent », Oncle Bernard revient lui aussi sur ces difficultés de méthode qui renvoient à des choix épistémologiques. Il écrit : « Qu'est-ce que la richesse ? Le travail, le labeur des hommes, qui se retrouve cristallisé en voitures, machines, Iphones, pots de yaourt et pots de miel. Sans le labeur des hommes, le diamant au fond de la mine, ou la pépite d'or ne sont rien. Soit. Mais le travail à lui seul ne peut expliquer la valeur du diamant ! La rareté l'explique tout autant, et le désir qu'ont les puissants de l'accaparer. » Adam Smith avait déjà répondu à cette dernière objection et le cinéaste John Huston avait excellemment rapporté la réponse de Smith en faisant dire au personnage principal de son film « Le trésor de la Sierra Madre » (1947) : « Sur mille aventuriers qui se lancent dans la recherche de l'or, un seul en trouvera ; mais si l'or vaut tant, c'est que, pour le trouver, il y a le travail de celui qui le trouve et aussi celui des 999 qui n'en trouvent pas. »

Le raisonnement peut être étendu à la raréfaction de certaines ressources naturelles : leur prix va augmenter (voir mon texte précédent sur ce blog « Vive la hausse des prix... »). Cela n'a rien à voir avec une augmentation de la prétendue valeur intrinsèque de ces ressources, ni avec une augmentation de la valeur des services rendus. Cela aura à voir avec l'aggravation des conditions de production, humaines par définition.

Le Ministère de la culture vient de déclarer « patrimoine immatériel de la France » la tauromachie et s'approprierait à en demander l'inscription au patrimoine de l'Unesco, au titre de patrimoine culturel. Ministère de la culture ou de l'inculture ?

Voilà où mènent les multiples confusions :

- Confusion entre les choses ou activités qui ont une utilité pour une minorité et celles qui ont une utilité générale.
- Confusion entre la richesse au sens de patrimoine et la richesse au sens de flux.
- Confusion entre les richesses d'ordre économique et celles qui échappent à celui-ci.
- Confusion entre la valeur économique et les valeurs philosophiques, éthiques et politiques.

Sur quelles attitudes pratiques débouchent ces considérations théoriques ? Ne peut-on rien mesurer ? Bien sûr que si, mais :

- Les valeurs philosophiques, éthiques et politiques conditionnent nos choix, par exemple nos choix d'organisation de la société et nos choix de production et de consommation, mais ces valeurs ne seront jamais mesurées par des quantificateurs économiques. « Derrière toute idée de la valeur, il y a des valeurs » écrit Patrick Viveret². Oui et non, car ces valeurs commandent nos choix, mais ce ne sont pas ces valeurs qu'on mesure. On ne construira jamais d'indicateur qui mêlera *valeur* et *valeurs*.
- Ce qu'on mesure économiquement doit intégrer tous les coûts. Si on y arrive – dans le meilleur des cas – cela ne dira quand même rien du bien-être humain, du temps libre, de la nature et de la culture. Que le Ministère de l'inculture se le dise.

² P. Viveret, « Les coups de force sémantiques du discours économique », in FAIR, « La richesse autrement », *Alternatives économiques*, Hors-série poche, n° 48, mars 2011, p. 8.